

ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)

27 et 28 octobre 2022

THÈME DU COLLOQUE
GLOBALISATION, TERRORISME ET SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE

Axe 1: Terrorisme et Souveraineté de l'État

DÉTRESSE HUMAINE COMME LIEU D'INCUBATION D'UNE PENSÉE MAÎTRESSE: PAR-DELÀ LE
TERRORISME

KOFFI Koffi Alexis

Maître de Conférences

Enseignant-Chercheur

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Philosophie

alexiskoffi338@yahoo.fr

Résumé

Pris à sa racine, le terrorisme se donne comme déploiement de la terreur. Comme tel, le terrorisme en tant que phénomène des temps modernes semble installer l'humanité toute entière dans une détresse profonde qui suscite inquiétudes et interrogations. Mais cette détresse humaine issue du terrorisme, loin d'être un obstacle, une entrave est le lieu d'éclosion de la pensée maîtresse, puisqu'au sein de l'angoisse de la mort l'homme renoue d'une certaine façon avec ses possibilités intrinsèques. C'est donc dans les moments sombres de l'existence que l'homme est le mieux disposé à penser sérieusement les choses et à se projeter vers l'avant afin de s'accomplir substantiellement.

Mots clés : Angoisse, Pensée maîtresse, Phénoménologie, Possibilisation, Terrorisme

Abstract

Taken at its root, terrorism presents itself as a deployment of terror. As such, terrorism as a phenomenon of modern times seems to place all of humanity in a deep distress that raises concerns and questions. But this human distress resulting from terrorism, far from being an obstacle, a hindrance, is the place where the master thought hatches, since within the anguish of death, man reconnects in a certain way with his intrinsic possibilities. So it is in the dark moments of existence that man is best disposed to seriously think about things and to project himself forward in order to achieve substantial accomplishment.

Keywords: Anguish, Master Thought, Phenomenology, Possibilization, Terrorism

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

Introduction

En tant qu' « animal politique », l'homme est appelé à vivre en société organisée sur un territoire bien défini. Ce vivre-ensemble en communauté, qui caractérise tous les peuples de la terre, semble être depuis un certain temps menacé par un phénomène appelé terrorisme. Pris à la racine, le terrorisme est un phénomène des temps nouveaux qui répand la terreur dans les États du monde entier, et plus particulièrement dans ceux des pays africains. Et ce, à des fins politique, idéologique, religieux, économique et sociologique. Ce recours illégitime à la violence contre des individus ou des biens pour contraindre et intimider les États, tend à se généraliser et devient de plus en plus préoccupant.

De fait, le terrorisme est, dans la pénurie actuelle du monde, présent et visible dans toutes les parties de la planète si bien qu'on peut admettre une sorte de mondialisation du phénomène. Ainsi ces personnes sans foi ni loi, animées d'un esprit inhumain, opèrent généralement par des attentats, des tueries sauvages, des prises d'otage, des viols. En conséquence, cette furie des terroristes semble mettre à mal la souveraineté des États et, par ricochet, la survie de l'être humain. En réalité, le terrorisme, tel qu'il se déploie actuellement, ne laisse aucune possibilité aux États de s'épanouir encore moins d'envisager sereinement le développement socio-économique et humain. Tout se passe comme si la détresse dans laquelle le terrorisme semble plonger toute l'humanité était insurmontable, insoluble. Cependant, n'est-ce pas au sein de cette détresse humaine engendrée par le terrorisme que l'on se prédispose le mieux à la pensée maîtresse ? Autrement dit, la menace terroriste n'est-elle pas le lieu d'émergence d'une pensée salvatrice ? Le terrorisme en son essence ne représente-t-il pas une opportunité existentielle pour l'humanité ? Assurément. Car à y voir de plus près, le danger que semble constituer le terrorisme n'en est pas un en réalité. Bien au contraire, cette terreur représente, au fond, un terreau fertile pour l'érection d'une pensée méditante. Ainsi que le souligne M. Heidegger (1986, p. 38) : « Mais là où il y a danger, là aussi croît ce qui sauve ». Dans cette perspective, nous voulons questionner le phénomène du terrorisme, ce fléau qui engendre « la destruction du salut public et la perte de la liberté » (J. Habermas, 2005, p. 17), de telle manière que dans une sorte d'intellection profonde, nous parvenions à saisir au cœur du terrorisme lui-même ce qui le fonde, et qui pourrait constituer pour l'humanité une nouvelle source vitale. Bien évidemment, cela nous amène, par la « sérénité heideggérienne », à nous situer bien au-delà du simple fait terroriste afin de naviguer par la seule grâce de la pensée fondatrice, de la pensée maîtresse. Bien entendu, cela nous amène non pas à nous soustraire des réalités du vécu quotidien mais à les affronter sereinement par les seules armes de l'argument réfléchi - disons par un mode de penser et d'exister originel.

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

1. De la saisie profonde du terrorisme dans une démarche phénoménologique

En tant que phénomène des temps modernes, le terrorisme a fait l'objet de nombreuses analyses tant par les sociologues, les anthropologues, les historiens que par les scientifiques, les politiques et les religieux. Sans remettre en cause la pertinence de ces différentes contributions, nous nous proposons tout simplement de questionner le phénomène lui-même afin de tenter de le saisir à sa racine. Bien évidemment, cette saisie profonde du terrorisme en tant que phénomène ne peut se faire qu'à travers une démarche phénoménologique. Mais pourquoi une telle saisie du terrorisme par la phénoménologie ? Qu'est-ce qui fonde ou justifie l'appréhension profonde du terrorisme ?

Avant de nous projeter plus loin dans notre analyse, il convient de cerner, tout d'abord, le concept de phénoménologie. Forcée à partir du Grec *phainomenon*, qui signifie « ce qui se montre » et *logos*, qui renvoie au « discours », à la « science », le terme de phénoménologie, en effet, désigne littéralement « la science des phénomènes ». Par ailleurs, si le terme de phénoménologie a retenu l'attention de plusieurs (Henri Lambert, Emmanuel Kant, Hegel) depuis son commencement grec, il faut reconnaître et souligner que c'est Edmond Husserl qui lui a donné toute ses lettres de noblesses. Mieux, c'est Husserl qui révolutionna le concept de phénoménologie en le définissant comme un mouvement de pensée, qui s'assigne pour rôle de décrire ce qui apparaît en tant qu'il apparaît. « L'immanent pur est à caractériser ici d'abord par la réduction phénoménologique : je vise précisément ceci qui est là, non ce que ceci vise de façon transcendante, mais ce que c'est en soi-même et tel que c'est donné » (E. Husserl, 1970, p. 70). Par cette affirmation, nous comprenons que pour Husserl, la phénoménologie a pour visée essentielle la chose elle-même, telle qu'elle se manifeste. Il est donc question, ici, du retour aux choses mêmes. Ce mot d'ordre ainsi formulé par Husserl, manifeste la volonté de décrire tout simplement la façon dont quelque chose se donne à la conscience, la façon dont les choses apparaissent, c'est-à-dire existe comme phénomènes.

La « réduction phénoménologique » qui caractérise ainsi l'immanent pur est une opération par laquelle l'esprit suspend la validité de la thèse naturelle de l'existence pour en étudier le sens dans la pensée qui l'a constitué et qui, elle-même, n'est plus une partie du monde, mais avant le monde. « Dans l'attitude d'esprit naturelle, nous sommes tournés, par l'intuition et par la pensée, vers les choses qui dans chaque cas nous sont données », indique E. Husserl (1957, p. 281). De cette façon, la réduction phénoménologique renvoie à une sorte de révolution intérieure, par laquelle la conscience acquiert son indépendance vis-à-vis du monde et des choses existantes. En tant que révolution intérieure, la réduction phénoménologique se rapporte sans cesse à la conscience dans sa fonction réflexive. C'est d'ailleurs ce qu'à bien voulu relever E. Levinas (1994, p. 38), lorsqu'il affirme : « La réduction est ici une révolution intérieure plutôt qu'une recherche de certitudes, une manière pour l'esprit d'exister conformément à sa vocation et en somme à être libre par rapport au monde ». Cela traduit bien dans la pensée husserlienne la subordination du monde de la sensation à la phénoménologie des intentions et l'apparition du jeu des intentions ainsi que des identifications au sein de la sensation elle-même. « La conscience pour Husserl c'est le phénomène même du sens. Elle ne pèse pas comme la réalité, elle signifie par l'intention qu'elle

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

contient » (E. Levinas, 1994, p. 31). Cette affirmation de Levinas laisse certainement entrevoir de façon évidente l'arrière-plan idéaliste de la pensée husserlienne. En fait, l'idéalisme de Husserl soutient que tout objet, pôle d'une synthèse d'identification, est perméable à l'esprit ou inversement, que l'esprit ne peut rien rencontrer sans le comprendre. L'être ne saurait jamais heurter l'esprit parce qu'il a toujours un sens pour lui. Le heurt lui-même est une façon de comprendre. Pour Heidegger, il convient donc d'opposer à la réduction phénoménologique husserlienne un mode de questionnement qui soit capable de prendre en vue l'intentionnel de son être, dans la guise déterminée de son être, dans son individuation et sa singularité, c'est-à-dire dans sa facticité. Ce qui implique assurément d'abord la possibilité d'appréhender l'être de la conscience dans sa détermination à chaque fois singulière, en dehors de la corrélation classique de l'essentia et de l'existentia, et secondairement la mise en cause radicale de la naturalité de l'attitude naturelle. C'est d'ailleurs ce qui justifie l'analytique existentielle du Dasein dans le philosophe heideggérien. Car l'homme, dans son essence extatico-existentielle, est cet étant privilégié dont l'être comme ek-sistence consiste en ceci qu'il séjourne dans la proximité hébergeante de l'Être. Cher Heidegger, l'homme, voisin de l'être, s'installe ainsi dans le rôle de « sentinelle de l'être » (S.-J. Arrien et C. Sommer, 2021, p. 218).

C'est justement cet arrière-plan idéaliste de la phénoménologie du « maître » que M. Heidegger (1990, p. 394) récuse d'une certaine manière : « Ne procédant à aucune réduction à la conscience, mais prenant en vue la chose même, nous sommes amenés à répondre: « Toute couleur en tant que couleur s'étale ». Tout en rejetant l'idéalisme phénoménologique, Heidegger en retiendra la méthode en tant que « droit aux choses elles-mêmes ». C'est de cette méthode comme démarche rigoureuse que va s'inspirer Heidegger dans sa saisie profonde de l'existence. En ce sens, il va fonder ce qu'il convient d'appeler la phénoménologie existentielle qui se propose avant tout de se situer au-delà de l'existence ordinaire afin de l'appréhender en sa substantialité. Ainsi, parce qu'elle fait signe vers la profondeur, la méthode phénoménologique peut assurément nous aider à cerner le terrorisme en tant que phénomène existentiel. Mais comment est-ce possible d'appréhender phénoménologiquement le terrorisme ?

Pour autant qu'elle nous invite à aller aux choses elle-même en vue de les saisir en leur radicalité, la méthode phénoménologique nous amène à comprendre le terrorisme à la racine. Le terrorisme, pris au pied de la lettre, c'est-à-dire à la racine, se donne comme déploiement de la terreur, de ce qui terrifie, de ce qui fait peur et angoisse l'être humain. En tant que disposition fondamentale constituant un contre-mouvement par rapport à la déchéance, l'angoisse est irréductible à tout état psychologique, sociologique ou anthropologique. C'est dire que l'angoisse issue du terrorisme ne saurait être confondue avec l'angoisse telle que rencontrée dans la sphère intramondaine. Bien plus, l'angoisse, ici, est fondamentalement une insigne ouverture du Dasein à son propre être. De cette façon, l'angoisse appréhende le monde comme tel. Ainsi que le souligne M. Heidegger (1986, p. 236), s'angoisser c'est « découvrir originalement et directement le monde comme monde ».

Au demeurant, si l'angoisse ordinaire, celle du commun des mortels, émane du monde ambiant, l'angoisse du point de vue existentielle consiste essentiellement en une ouverture de l'être-là à l'être de

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

toute chose. En conséquence, l'angoisse ne s'angoisse pas du fait d'un élément intramondain susceptible de l'angoisser. En réalité, ce devant quoi l'angoisse se trouve angoissée est son être-au-monde. « Le devant-quoi de l'angoisse est l'être-au-monde en tant que tel », nous dit M. Heidegger (1964, p. 235). L'angoisse, pour ainsi dire, s'angoisse devant elle-même ; elle est l'angoisse de sa propre angoisse, et donc du rien du tout. En un mot, c'est devant le rien que l'angoisse s'angoisse. « Dans le devant quoi de l'angoisse nous butons sur le « ce n'est rien et nulle part » (M. Heidegger, 1964, p. 236). Et, s'il en va ainsi, c'est parce que le propre de l'Être lui-même est de se dissimuler, de se retirer. L'Être ne se donne pas directement de prime abord, il n'apparaît pas aussitôt qu'on l'aborde. Si nous nous en tenons à cela, nous pourrions dire que le devant-quoi de l'angoisse est complètement indéterminé en son être, puisqu'il se donne toujours et d'abord sous le mode de l'apparence. Cependant, étant indéterminé en soi, l'être de l'angoisse est suffisamment compréhensible. Ainsi, l'angoisse qui bute sur le « ce-n'est-rien », disons sur l'indéterminé, plonge le Dasein dans la solitude. Partant de là, le Dasein devient un être solitaire, esseulé dans son être-au-monde par l'angoisse engendrée par le terrorisme. Le Dasein est de la sorte ramené à lui-même, et dans son être recroquevillé sur soi, il se découvre, à en croire M. Heidegger (1964, p. 237), comme « *Solus ipse* », c'est-à-dire dans un état de solipsisme.

En revanche, ce solipsisme existentiel, loin d'être une fatalité, prédispose le Dasein à une entente substantielle de soi et de son monde en sa mondéité. Autrement dit, en son être isolé du fait de l'angoisse terrorisante, le Dasein est capable de se comprendre comme tel dans son être-au-monde, et par ricochet d'appréhender son monde en son ipséité. « La solitude porte l'âme au-devant de l'unique, la rassemble en l'un, et la confie essentiellement à sa pérégrination », souligne M. Heidegger (1986, p. 63). Loin d'esseuler dans la dispersion et l'égarément, la solitude permet au Dasein d'accomplir le geste fondamental en tant que recueillir en soi et de le porter vers son acheminement, vers la région sourcière de l'Être. En tant qu'elle se fonde originairement sur la disposition, l'angoisse porte le Dasein devant sa répétabilité possible, afin que se temporalisent son avenir et son présent comme possibilité de la résolution et de l'instant. Nous comprenons donc que c'est l'angoisse existentielle qui retire le Dasein de l'enlèvement du terrorisme d'où il allait irrésistiblement à sa propre perte, pour le prédisposer au recueillir essentiel.

2. Terreur humaine et édification de la pensée maîtresse : du néant existentiel au recueillir essentiel

L'inquiétude de l'angoisse produit par le terrorisme en tant que déploiement de la terreur humaine tient au néant de toute chose qui ramène le Dasein à lui-même, à exister en vue de soi au sein de ce néant, à la possibilité nue de son existence, livrée à elle-même. Si tant est que l'angoisse est ce qui rend en quelque sorte la vie au Dasein, elle se présente moins comme peur de la mort que comme peur de la vie elle-même. L'angoisse, pour ainsi dire, nous conduit finalement au Néant en tant que vide existentiel. Mais ce Néant, loin d'être le néant qui néantise, c'est-à-dire qui anéantit, est le lieu de provenance, de surgissement de quelque chose de suprêmement étonnant et angoissant : à savoir l'Être. C'est

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

uniquement en raison de la manifestation originelle du Néant que le Dasein de l'homme peut aller vers l'étant et pénétrer en lui.

En réalité, le terrorisme, tel qu'il se déploie en son être, a tendance à conduire l'humanité vers un fond abyssal, disons vers l'abîme du Néant. Au sein de l'abîme du Néant où plus rien ne compte pour nous, quelque chose semble se retirer. Toutefois, en se retirant, cette chose nous attire à soi d'une certaine façon. Dans le retrait de l'Être au sein de l'abysse du Néant lié au terrorisme, il se produit un évènement qui n'est autre que celui de l'Être lui-même qui attire à soi le Dasein angoissé et terrifié. Par-là, nous comprenons que le retraitement de l'Être qui se produit dans le Néant propre au terrorisme est dans le même temps attiré à soi du Dasein. « Ce qui se retire devant nous, nous attire précisément du même mouvement avec lui, que nous le remarquons tout de suite ou non, et même si nous le remarquons pas du tout » (M. Heidegger, 1987, p. 27). Cela même qui, en se retirant dans le vide du Néant contigu au terrorisme, nous emporte avec lui dans son mouvement n'est rien de plus que l'Être qui se révèle en son éclairci.

Au plus fort de l'angoisse existentielle, nous avons rendez-vous avec l'Être. Le Néant découlant de l'acte terroriste dans son néantir, c'est-à-dire dans son non-être, nous transporte au cœur même de l'Être. « Au contraire, le rien dans son néantir nous renvoie à l'étant dans sa manifestation. Le néantir du néant « est » l'être », note M. Heidegger (1990, p. 449). Le néantir n'est donc pas un accident fortuit, encore moins un malheureux incident, mais en tant qu'expulsion répulsion sur l'étant en totalité, c'est lui qui dévoile cet étant dans sa parfaite étrangeté jusqu'alors voilée, qui le révèle comme le radicalement autre en face du Néant. Il s'ensuit que Néant et Être sont identiques, puisqu'ils renvoient l'un à l'autre.

Étant donné son identification à l'Être, le Néant ne peut en aucune façon être perçu comme négativité-privation, c'est-à-dire comme pure négation qui nous priverait d'habiter dans la proximité approchante de l'Être. Dans la mesure où le Néant et l'Être représentent les deux facettes d'une même réalité, le Néant comme tel ne peut être compris comme une négativité absolue. « Mais si l'être et rien sont le même, le rien en question ne peut signifier une privation. Il ne saurait donc être question de comprendre *Nichten* de façon privative-négative » (M. Heidegger, 1990, p. 451).

Le Néant, même si nous l'entendons le plus souvent uniquement au sens du non-étant, appartient dans son absence au « se-déployer-en-présence » en tant que possibilité intrinsèque. Quand bien même il apparaît la plupart du temps sous le mode de « l'absentété », le Néant se présente comme possible-être, appartenant à l'Être en tant que présence du présent. « Le Néant, même si nous le comprenons seulement au sens du manque total de l'étant, appartient abs-ent à la Présence, comme l'une des possibilités de celle-ci », indique M. Heidegger (1990, p. 236). Pour autant qu'il altère l'Être, le Néant dans son néantir se révèle comme une présence remarquable. Cela signifie qu'aussi longtemps qu'il endommagerait l'Être, le Néant constituerait au même moment ce par quoi l'Être se donne dans son obscur-clarté car le Néant lui-même renvoie d'une certaine façon à l'Être en tant que présence-absence. « Dans la mesure où le néant ruine l'Être, il se confirme plutôt comme une présence insigne, il se voile

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

en tant qu'il est cette présence même » (M. Heidegger, 1990, p. 222). C'est donc dans le Néant de l'angoisse que l'étant se manifeste de manière originelle, et que surgit la question de savoir pourquoi il y a de l'étant plutôt que rien. En tant qu'il est la condition de possibilité du dévoilement de l'étant, le Néant n'est pas le non-étant, mais une composante essentielle de l'Être en tant que tel. Certes, le Néant semble de prime abord nous détourner de l'Être, mais il n'en demeure pas moins vrai que c'est lui qui permet d'opérer le tournant heideggérien compris comme un passage vers une pensée ontologico-historiale. Opérant le « tournant » grâce au Néant, la pensée se trouve désormais dans une sorte d'ouvertude à l'Être. La pensée qui pense au sein du Néant n'est rien d'autre que la pensée de l'Être. C'est d'ailleurs pourquoi M. Heidegger (1990, p. 79), vient à affirmer ceci : « Mais l'Être n'est pas un produit de la pensée. Bien plutôt c'est la pensée essentielle qui est un événement de l'Être ». L'Être ne saurait donc résulter d'une pensée quelconque, mais bien plus de la pensée maîtresse, de la pensée fondamentale qui, pour autant qu'elle soit venue de l'abîme (du Néant), constitue le fond par lequel l'Être advient.

Étant donné qu'elle s'enracine dans les profondeurs ténébreuses du Néant qui terrorise l'humanité, la pensée maîtresse est incontestablement ce par quoi l'Être arrive à monstration et donc parvient à se révéler comme tel. Il est vrai que le Néant du terrorisme dont nous faisons l'expérience au quotidien, semble nous installer dans un vide existentiel, mais ce vide ne saurait être vidé, dépourvu de son contenu ontologique. En réalité, le vide dans lequel nous demeurons dans l'abîme du Néant consécutif au terrorisme, n'est pas synonyme d'une privation totale, d'une vacuité absolue. « Le vide n'est pas rien. Il n'est pas non plus un manque », nous dit M. Heidegger (1990, p. 275). Si tant est que le vide n'est pas rien, cela voudrait dire qu'il est à tout le moins quelque chose. De même que l'Être n'est rien d'étant mais se déploie en présence, que le temps n'est pas, mais se temporalise et que le monde n'est pas mais se mondifie, le Néant n'est pas pur anéantissement mais néantit.

En tant qu'il est le néantir, le Néant implique une dimension existentielle dans laquelle le Dasein existant s'approprie la pensée maîtresse entendue comme une pensée maître d'elle-même de par la maîtrise de sa vocation. Loin d'être un endroit cauchemardesque, le néant existentiel dans lequel semble nous plonger le terrorisme, est le lieu d'émergence de la pensée maîtresse qui, parce qu'elle se pense en profondeur, a toujours la maîtrise des situations même des plus infernales. En cela, le terrorisme en son néantir se présente un peu comme l'aurore qui annonce le jour, et qui dans le même temps, disparaît à l'avènement effectif du jour. Comparé à la lueur brillante de l'aurore annonciatrice, le Néant se donne comme fond abyssal d'où surgit l'être de toute chose. L'Être qui se dissimule ainsi dans le tréfonds du rien, du néant constitue le creuset dans lequel tout étant de façon destinale trouve son accomplissement. « Le rien comme autre de l'étant est le voile de l'Être. Dans l'Être, originellement, tout destin de l'étant déjà s'est accompli », indique M. Heidegger (1990, p. 84).

Le néant du terrorisme n'est donc pas à fuir mais plutôt à investir pleinement dans un recueilir essentiel, c'est-à-dire dans une méditation sérieuse et profonde. Par cette méditation de haute portée ontologique dans l'enceinte de l'abîme du Néant, nous découvrons que le Néant comme tel, loin de recouvrir un sens péjoratif, est bien la condition essentielle par laquelle l'existant s'offre à nous. Mieux, le Néant est la

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

condition de possibilité du dévoilement de l'existant pour le Dasein. Ainsi que le souligne M. Heidegger : « Le Néant est la condition qui rend possible la révélation de l'existant comme tel pour la réalité humaine ». En tant que tel, le Néant permet de lever le voile sur l'existant en totalité de sorte à rendre plus aisé sa compréhension. Aussi se tenir au sein du Néant n'est-il pas quelque chose que le Dasein réalise de façon saisonnière par ses ressources propres. Bien au contraire, le Néant en tant qu'événement appartient à chaque fois à l'être factif et disposé du Dasein, si bien qu'en venant dans le monde, le Dasein se retrouve d'ores et déjà embarqué. « Se tenir dans le Néant ne revient pas à faire de temps à autre et arbitrairement quelques efforts en vue de penser celui-ci, mais définit un événement qui se trouve à l'origine de toute disposition affective et de toute situation au milieu de l'étant déjà-donné » (M. Heidegger, 1929, p. 293). Si le Néant fait partie intégrante de notre être-au-monde, il s'ensuit qu'il est le propre de l'homme, et comme tel il participe de notre plénitude ontologique. Si tel est le cas, le règne du terrorisme qui semble nous introduire dans l'abîme du Néant et qui suscite en nous la peur, n'est pas à bannir systématiquement. Et ce, d'autant plus que ce Néant lié au terrorisme nous rappelle constamment que l'homme est un être-pour-la-mort et que, par conséquent, il se doit de possibiliser son existence par son pouvoir-être le plus propre en la situant dans l'attention de la pensée.

3. Du terrorisme comme creuset de possibilisation de l'existence humaine

La peur qu'engendre le terrorisme place finalement l'humanité en face de la mort. La mort est ce que redoute tout être humain, parce que justement elle semble mettre fin à la vie sur terre et avorte ainsi tout projet existentiel. Mais, au fond, la mort n'est-elle pas l'élément catalyseur de la vie ? Assurément. Car dans une perspective temporelle, le Dasein se présente comme être-pour-la-mort, c'est-à-dire comme un être mortel, et donc fini. Cependant, la fin du Dasein ne doit pas s'entendre comme une disparition définitive et irréversible. Bien plus, la fin du Dasein perçue dans son être-vers-la-mort doit être essentiellement comprise comme une sorte de renaissance du Dasein. « La fin d'un étant comme le Dasein est le commencement de cet étant comme simple étant-là-devant », souligne M. Heidegger (1986, p. 291). La mort en tant que constitution ontologique existentielle du Dasein est toujours déjà inscrite dans la notion complète de chaque homme. Tout existant, pour autant qu'il existe, porte en soi-même déjà la réalité de la mort. De ce point de vue, la mort est inhérente à la nature humaine, puisqu'elle est ce qui caractérise tout homme et tout l'homme. Dès l'instant où nous venons dans le monde, nous portons en nous-mêmes la semence de la mort. « La mort est une manière d'être que le Dasein assume sitôt qu'il est », note M. Heidegger (1986, p. 299). Nous ne vivons pas d'abord pour mourir par la suite ; la vie et la mort sont deux réalités inséparables, si bien qu'en débarquant dans la vie, nous portons déjà en nous le germe de la mort. Étant donné qu'elle représente une partie de nous-mêmes, la mort est en quelque sorte inscrite au cœur de notre être-vie, de telle manière qu'en vivant nous avons toujours conscience de notre mort.

La mort qui semble nous persécuter dans le déploiement de la terreur du terrorisme n'est donc pas quelque chose d'extérieur qui viendrait du dehors pour nous assaillir, elle fait partir de la constitution extatico-ontologique de l'homme. En cela, la mort devient notre compagne de tous les jours aussi

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

longtemps que nous vivons. Si nous sommes appelés à mourir un jour, ce n'est pas parce que nous sommes des êtres mortels, mais plutôt parce que nous sommes être-pour-la-mort portant en nous la graine de la mort. Autrement dit, si l'on vient à mourir ce n'est pas la mort en tant que tel qui l'a anéanti, c'est plutôt la vie elle-même en tant qu'elle est vie-mort, c'est-à-dire une vie sans cesse vouée à la mort, qui en est responsable. C'est sans doute ce qu'a voulu signifier M. Heidegger (1987, p. 139), en ces termes : « L'être de la vie est en même temps mort. Tout ce qui entre en vie commence déjà aussi par là à mourir, à aller à sa mort et la mort est en même temps vie ». En tant qu'élément fondamental constitutif de mon être-soi, la mort m'appartient toujours déjà en propre. La mort qui est intimement liée à mon être-vie me concerne chaque fois de façon directe. « La mort est, pour autant qu'elle « est », dans son essence chaque fois à moi », indique M. Heidegger (1990, p. 293). Le spectre de la mort que fait planer le terrorisme sur l'humanité, nous amène à comprendre que la mort est le propre de l'homme.

Mais, au juste, en quoi le terrorisme apparaît-il comme horizon de possibilisation de l'existence humaine ? Pour autant qu'il engendre la terreur et suscite la peur généralisée, le terrorisme en tant que « barbarie à visage humain » (B-H. Levy, 2014, p. 9), diffuse en permanence l'angoisse de la mort. L'angoisse de la mort produit par l'action terroriste, loin d'être périlleuse, est une donnée essentielle de l'existence, puisqu'elle se présente incontestablement comme la possibilité extrême qui rend possible toute chose. En tant que possibilité extrême, la mort est le lieu de possibilisation de l'existence humaine, en ce sens qu'elle restitue à l'homme son pouvoir-être le plus propre. Dans son être-vers-la-mort, l'homme est conduit à possibiliser son existence, c'est-à-dire à l'inscrire dans le projet extatique entendu comme insigne ouverture à la vérité de l'Être.

La mort amène l'homme à porter son existence dans la possibilité de sa propre impossibilité et à s'ouvrir extatiquement à la région sourcière de l'Être en tant que prise en garde. Et s'il en va ainsi, c'est justement parce que la possibilité elle-même est l'affaire du Dasein qui, dans son être-vers-la-mort, renoue de manière efficace avec son pouvoir-être inaliénable. « La mort est une possibilité d'être que le Dasein a chaque fois à assumer lui-même. Avec la mort, le Dasein a rendez-vous avec lui-même dans son pouvoir-être le plus propre » (M. Heidegger, 1986, p. 305). C'est donc par la pensée vraie de la mort que l'homme existant accède à l'existence authentique. Mieux, c'est par le fait d'être soumis à l'épreuve de la finitude, de la mort que le Dasein ressaisit ses possibilités intrinsèques par un engagement dans l'Être. En tant qu'il est le « pas-encore » du Dasein, la mort fait partie intégrante de celui-ci aussi longtemps qu'il existe, tout comme la non-maturation du fruit est imbriquée dans l'être du fruit. Étant donné que le « pas-encore » entendu comme ce qui n'est pas encore advenu en présence est un élément constitutif existentiel du Dasein, l'homme existant serait d'ores et déjà tourné vers sa fin. « De même que le Dasein est constamment déjà son pas-encore pendant tout le temps qu'il est, de même il est aussi déjà toujours sa fin », martèle M. Heidegger (1986, p. 299).

Le finir qui caractérise ainsi la mort qu'encourt l'humanité du fait de la furie du terrorisme ne doit pas s'entendre comme finitude au sens d'achèvement. Bien plus, le finir du Dasein en tant qu'être-pour-la-mort-doit être essentiellement perçu comme le lieu qui ouvre de nouveaux horizons pour l'humanité

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

chancelante et lui permet d'expérimenter de nouvelles possibilités. « Le finir auquel on pense dans le cas de la mort ne signifie pas pour le Dasein être-à-la-fin, mais au contraire un être vers la fin de cet étant », souligne M. Heidegger (1986, p. 299). Cela montre bien, d'un point de vue existentiel, que le Dasein continuerait donc de vivre d'une certaine manière quand bien même il serait factivement mort. Comme on le voit, la mort est irréductible à un simple arrêt cardiaque, à un simple dysfonctionnement des organes vitaux de l'homme, encore moins à toute doctrine de la vie qui appréhende la mort comme une fin en soi.

Tant que nous resterons attachés au domaine de l'empirique, il nous serait quasiment impossible de réaliser notre être-pour-la-mort dans le contexte actuel où le terrorisme sous toutes ses formes semble prendre de l'ampleur. En conséquence, il nous serait difficile de nous approprier notre être-possible et d'accomplir pleinement notre être-soi. C'est pourquoi, il apparaît essentiel que le Dasein, en son être-vers-la-mort, s'élève jusqu'à l'existential afin d'être constamment en phase avec son pouvoir-être le plus propre. En tant qu'être-au-monde-jeté-vers-la-mort, le Dasein est toujours déjà livré à sa mort comme pouvoir-être. « Dans l'être vers la mort, le Dasein se rapporte à lui-même comme à un insigne pouvoir-être », note M. Heidegger (1986, p. 301). Si le Dasein se rapporte à lui-même comme un insigne pouvoir-être, c'est justement parce qu'il existe de telle manière qu'il se détermine comme étant, ainsi qu'il est, chaque fois à partir d'une possibilité qu'il est lui-même et qu'il entend. La mort est un mode d'être fondamental que le Dasein a à assumer aussitôt qu'il est au monde et, dès sa naissance, un homme signe, par là même déjà, son acte de mort. En tout cas, c'est ce que tente de nous révéler M. Heidegger (1986, p. 306) en ces termes : « Le Dasein meurt factivement tout au long de l'existence, mais d'abord et le plus souvent à la manière du dévalement ». Avec la mort, le Dasein anticipe sur son pouvoir-être – la mort étant sa possibilité extrême comme possibilité de l'impossibilité. En tant qu'il représente la possibilité extrême du Dasein, l'être-pour-la-mort est à soi-même sa possibilité la plus propre. De même, c'est dans l'angoisse comme angoisse devant l'être-possible qu'il a en propre, absolu et indépassable, que le Dasein se dévoile comme être-jeté-vers-la-mort.

Ainsi, l'angoisse devant la mort qu'engendre le terrorisme se distingue foncièrement de toute crainte liée à l'acte de décès ; elle ne saurait être interprétée comme une sorte de résignation en face de la mort. Bien au contraire, en tant que disposition essentielle, l'angoisse devant la mort se donne comme ouverture cardinale par laquelle le Dasein assume son existence. « L'angoisse devant la mort ne doit pas être confondue avec la peur du décès. Elle n'est pas une quelconque et fortuite disposition de « faiblesse » chez l'individu ; au contraire, en tant que disponibilité fondamentale du Dasein, elle est cette ouverture selon laquelle le Dasein existe en tant qu'être jeté vers sa fin » (M. Heidegger, 1986, p. 306).

Plus qu'une simple hantise de la survenue de la mort, l'angoisse consécutive à la mort et répandue par le terrorisme est une disposition fondamentale du Dasein. Et comme telle, elle dispose le Dasein à s'ouvrir extatiquement à son être-vers-la-mort en tant que pouvoir-être. Dans la mesure où elle est un moment constitutif existentiel du Dasein, l'angoisse devant la mort présuppose également une sorte d'attente de quelque chose qui doit se produire. Car l'homme angoissé en son être vers sa fin et conscient de sa mort est dans une situation d'attente, si bien qu'il se dit que la mort viendra certainement mais elle n'est pas

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

encore advenue en son effectivité. Si l'attente renvoie à la possibilité en la supprimant d'une certaine façon dans le réel, en revanche, le devancement vers la possibilité (*Vorlaufen in die Möglichkeit*) consiste à faire en sorte que l'être-là puisse se réapproprier son pouvoir-être. Autrement dit, contrairement à l'attente qui annihile la possibilité du Dasein en l'entraînant dans le réel, le devancement vers la mort en tant que possibilité de sa propre impossibilité permet au Dasein de renouer avec son potentiel. « L'être vers la mort est marche d'avance dans un pouvoir-être de cet étant dont le genre d'être est lui-même la marche d'avance », signale M. Heidegger, (1986, p. 317).

Se situant ainsi dans l'essentialité même de la mort, le devancement ou encore la résolution devançante isole le Dasein en sa singularité, en sa spécificité existentielle. En ce sens, la résolution devançante force l'étant devançant à la possibilité d'assumer lui-même son pouvoir-être le plus propre comme possibilité de sa propre impossibilité. De cette façon, la résolution devançante dévoile au Dasein son fourvoiement dans la quotidienneté du On et le transporte devant sa possibilité la plus extrême dans la liberté pour la mort. Ainsi, la résolution devançante ou le devancement vers la mort en tant que mode d'exister originel du Dasein en vue de sa fin, présuppose que le Dasein puisse, dans la mesure où il existe sous l'égide de la possibilité plutôt qu'il n'est sur celle de la réalité, ad-venir à lui-même en général. Se comprenant lui-même à partir de sa possibilité la plus haute qu'est la mort, le Dasein est essentiellement sur le mode de l'avenir, il est *Zukünftig*, à savoir avenant ou à venir. Par là, nous comprenons que ce que le Dasein peut être, ce n'est rien d'autre que son avoir-été et ce n'est qu'en anticipant sa fin qu'il est possible pour le Dasein d'assumer pleinement sa condition véritable. « Le devancement de la possibilité extrême et la plus propre est le revenir compréhensif à l'avoir-été le plus propre », indique M. Heidegger (1986, p. 326). De la sorte, notre existence se retrouve finalement dans l'enceinte de l'Être, qui recèle une immense positivité, une potentialité énorme source de sécurité et de sérénité. Car « exister, c'est émerger, c'est surgir » (M. Vetö, 2014, p. 74).

Conclusion

Le phénomène du terrorisme, tel qu'il se déploie dans la pénurie actuelle du monde, constitue un réel danger qui semble plonger l'humanité dans la détresse humaine. Le mal causé par le terrorisme est tellement profond qu'il hante tous les esprits et préoccupe toute la communauté aussi bien scientifique, politique que religieuse. Chacun à son niveau veut comprendre ce phénomène grandissant et pernicieux afin de tenter de l'éradiquer ou à tout le moins de le contenir pour le bonheur des habitants de la terre. En ce qui nous concerne, nous envisageons, avant tout, saisir le phénomène à la racine, c'est-à-dire dans une démarche qui se veut phénoménologique. En tant qu'il prône le « retour aux choses elles-mêmes », la méthode phénoménologique nous permet de retourner au phénomène du terrorisme. Dans cette perspective, le terrorisme en son être tel se donne comme le règne de la terreur, de la torpeur, de l'angoisse.

Loin d'être un handicap, une source d'ennui, l'angoisse qui tient au néant de toute chose est le lieu d'éclosion de la pensée maîtresse en tant que pensée qui a la maîtrise de toute situation fut-elle infernale.

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

Si tant est qu'il est le lieu de surgissement de la pensée maîtresse, l'angoisse liée au terrorisme qui nous fait basculer dans le néant n'est pas à bannir encore moins à fuir. Et ce, d'autant plus que l'angoisse devant la mort suscitée par le terrorisme nous révèle notre être-vers-la-mort en tant que pouvoir-être inaliénable. Autrement dit, le spectre de la mort que fait planer le terrorisme sur l'humanité, est le terreau fertile en lequel nous sommes capables de renouer avec nos possibilités extrêmes, et donc de possibiliser notre existence en la situant dans l'élément de la pensée. Nous ne disons pas cela dans l'intention d'encourager le terrorisme, mais nous voulons tout simplement montrer que c'est dans les moments les plus sombres de l'existence que l'homme est le mieux disposé à puiser en lui-même les ressources nécessaires pour se surpasser et surtout pour scruter de nouveaux horizons en vue d'un accomplir essentiel. Notre unique but est d'interpeller l'humanité tout entière victime de ce fléau malicieux afin qu'elle ne donne pas dans une sorte de résignation pouvant l'affecter profondément. Car l'angoisse de la mort en face de laquelle nous placent sans cesse les assauts terroristes est irréductible à la peur du décès comme évènement. L'angoisse, ici, est un sentiment beaucoup plus radical, puisqu'elle est toujours angoisse devant la proximité du néant. Comme tel, le sentiment de l'angoisse assure le passage d'une existence inauthentique, infructueuse à une existence authentique, originelle. En pensant sérieusement la mort en son être-angoissé et préoccupé le Dasein accède à la liberté. Ainsi, dans la mort librement assumée, le Dasein réalise sa liberté, « une liberté affective, certaine d'elle-même et s'angoissant d'elle-même : la liberté pour la mort », nous dit M. Heidegger (1985, p. 162). C'est donc l'anticipation de la mort qui permet une réelle compréhension de la vie ; c'est le devancement de la mort dans le terrorisme qui rend possible une saisie substantielle de la vie et qui nous amène à nous situer bien au-delà de ce phénomène.

**ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR LE DÉPARTEMENT
D'ÉTUDES GERMANIQUES DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA
(BOUAKÉ, CÔTE D'IVOIRE)**

27 et 28 octobre 2022

Références bibliographiques

ARRIEN Sophie-Jan et SOMMER Christian, 2021, *Heidegger aujourd'hui : Actualité et postérité de sa pensée de l'évènement*, Paris, Édition Hermann.

BELLOQ Céline, 2019, *Être soi avec Heidegger*, Paris, Éditions Eyrolles.

HABERMAS Jürgen, 2005, *La paix perpétuelle. Le bicentenaire d'une idée kantienne*, trad. Rainer Rochlitz, Paris, Les éditions du Cerf.

HEIDEGGER Martin, 1929, *Kant et le problème de la métaphysique*, trad. A. de Wälhens et W. Biemel, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1964, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier Montaigne.

HEIDEGGER Martin, 1985, *Qu'est-ce que la métaphysique*, Paris, Nathan.

HEIDEGGER Martin, 1986, *Essais et conférences*, trad. André Préau, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1986, *Être et Temps*, trad. François Vezin, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1987, *Introduction à la métaphysique*, trad. G. Kahn, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1987, *Qu'appelle-t-on penser ?*, trad. A. Becker et G. Granel, Paris, P. U. F.

HEIDEGGER Martin, 1990, *Questions III & IV*, trad. Jean Beaufret, François Fédier, Julien Hervier, Jean Luaxerois, Paris, Gallimard.

HUSSERL Edmond, *Logique formelle et logique transcendantale*, trad. Suzanne Bachelard, Paris, P.U.F.

HUSSERL Edmond, 1970, *L'idée de la phénoménologie*, trad. Alexandre Lowit, Paris, P.U.F.

LEVINAS Emmanuel, 1994, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Vrin.

LEVY Bernard-Henri, 2014, *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset.

VETÖ Miklos, Gabriel Marcel, 2014, *Les grands thèmes de sa philosophie*, Paris, L'Harmattan